

« La joie et rien d'autre »

Galerie Guillaume
Paris

7 octobre (vernissage) - 18 novembre 2023.

Commissariat : Paul Ardenne

Cette exposition part d'une intention louable en ces temps difficiles : exposer la joie telle que des artistes d'aujourd'hui peuvent la donner à voir, lui dessiner une figure. La joie qui est bonheur, bien sûr, mais pas seulement. Sont aussi de la partie la joie que procure la beauté, celle qui prodigue dans nos corps une bonne santé, la *mudita* encore, cette joie bienveillante qui nous fait nous sentir heureux du bonheur d'autrui, sans oublier la joie mauvaise, la *Schadenfreude*, qui incite à rire sous cape du malheur de nos semblables.

Comment l'artiste représente-t-il la joie ? L'expression effervescente, la plus logique entre toutes, n'est pas immanquablement de la partie. La joie, état d'arrachement au Sérieux et au tragique de la condition humaine, est une émotion complexe. Plus fugace que durable, toujours précaire (au bout du compte, la mort), elle se figure comme une compagne diversement discrète et secourable. Le sentiment joyeux advient à son heure et intimement sous l'espèce d'un bienfait fragile, à éclipses, difficile à retenir, à coffrer, à geler. Les artistes nourrissant cette exposition, pour la plupart, ont le culte de la joie pudique, salvatrice mais prompt à filer entre les doigts, vecteur d'un eudémonisme jamais attesté et solide. Quand d'autres, moins nombreux, suscitent notre bonne humeur, prenant le parti du rire et de la détente.

Jean-Paul Agosti, Rodolphe Barsikian, Béatrice Bissara, Sylvie Castets, Sara Conti, Aurélie Dubois, Milène Guermont, Aurélie Gravas, Gustave, Joël Hubaut, Jacky Georges Lafargue, Thomas Lévy-Lasne, Nara Normande, Philippe Pasqua, Agnès Pezeu, Rachel Renault, Christian Renonciat, Dominique Renson, Camille Sabatier, Anna-Lisa Unkuri, Pierre Wemaëre.

Paul Ardenne, écrivain et historien de l'art, fait de cette exposition le prélude à la publication de son ouvrage *L'Art en joie. Esthétiques de l'humanité heureuse* (La Mulette/BDL, sortie en librairie le 20 octobre 2023).

Jean-Paul Agosti

Vit et travaille à Paris.



Narcisse, 2023.

Aquarelle sur Arches, 103 x 153 cm.

Jean-Paul Agosti manifeste très tôt sa vocation de peintre et son intérêt pour la nature, celle des jardins, celle des forêts et de l'arbre, celle des mares, des rochers et des ciels. Cette nature qu'il fréquente assidument se représente, sous son pinceau, dans des compositions libres oscillant entre figuration à traits légers et semi abstraction de type *All Over* (recouvrement total du tableau). Œuvrant d'abord à l'encre de Chine et à la gouache, l'artiste opte très tôt pour l'aquarelle, vecteur d'une multitude d'expériences

esthétiques et médium dont la mise en œuvre, pour Jean-Paul Agosti, commande la quête de perfection. « L'aquarelle n'est pas une technique accessoire liée à l'artiste pour de futiles motifs, dit-il (...). Elle est devenue à mes yeux une grande aventure de la pratique. Quoique d'approche apparemment simple, elle se révèle très complexe si l'on veut contrôler ses effets. La meilleure comparaison est celle que l'on pourrait faire avec la musique, celle du jeu répété et redit jusqu'à la maîtrise parfaite ».

Mixte de dessin, de composition liquide, de fragmentations calculées et d'envols coloristes, une toile de Jean-Paul Agosti (ou aussi bien un vitrail, l'artiste en ayant réalisé bon nombre) est invariablement une fête pour les sens. Avec cette particularité, le caractère anthropofuge, l'absence, en celle-ci, de la figure humaine – comme si cette dernière était de trop dans l'organigramme plastique expansif et généreux de la *natura naturans*, de la nature au travail qui capte prioritairement l'attention de l'artiste. Comment, dès lors, « dire » la joie, l'exprimer ? Comme ici, dans la toile intitulée *Narcisse* (un Narcisse paradoxal et contradictoire, qui ne se regarde plus lui-même mais considère la nature seule), en une explosion coloriste où la couleur claire et chaude emporte tout, jusqu'au ravissement du regard.

Rodolphe Barsikian

Vit et travaille à Paris et en Normandie.



Distraction, 2023.

Animation vectorielle, 2 min en boucle, format 1080 x 1920 pixels.
Dimensions variables (selon écran).

Christophe Barsikian est un artiste « digital ». Son médium d'élection ? Le logiciel de dessin vectoriel Illustrator. L'artiste, qui travaille uniquement sur ordinateur, dessine à partir d'une « bibliothèque de formes » qu'il s'est créée et qui sert de base thématique à ses compositions abstraites, graphiques ou animées. Celles-ci, une fois terminées, sont imprimées et exposées, souvent en très grand format. Il arrive aussi que Rodolphe Barsikian, sortant des deux dimensions du dessin, convertisse ce dernier en sculpture. Il en résulte de curieuses créations en volume, tout à fait inattendues, où l'expression digitale trouve une incarnation réellement inédite. Une sculpture aux formes et à la densité sans égales, comme sortie du monde plat et artificiel de l'écran.

Au fil de sa carrière prolifique et variable (il concevra, à une époque de sa vie, des vêtements), Rodolphe Barsikian abandonne peu à peu le réalisme de ses premières créations plastiques pour verser dans une expression libre, d'apparence mobile, où le trait se démultiplie, se dévide, se fait conquérant de manière souvent proliférante. *Distraction*, l'animation numérique présentée dans cette exposition, en est un exemple : les formes ne peuvent se stabiliser, et pas plus les couleurs, la dynamique emporte tout en une boucle qui est comme une respiration.

L'artiste, pour créer *Distraction*, s'est inspiré de son ressenti personnel de la joie, en être supersensible et en esthète. Il accompagne cette création de ces mots : « L'hymne à la joie le plus simple qui soit émane de la conscience sereine de sa propre existence et de celle de l'univers. Au sein de la nature, regarder le beau est souvent voire toujours utile. Le mémoriser et le retranscrire, voici ma quête ».

Béatrice Bissara

Vit et travaille en région parisienne.



Tu brilles comme un soleil, 2023.

Technique mixte avec découpe, acrylique sur toile et aquarelle sur livre (Alain Finkielkraut, *L'ingratitude*), dispositif sonore, 78 x 78 x 6 cm.

Béatrice Bissara est une artiste du « soin », du *Care*. Il ne faut pas voir en ses créations plastiques des « représentations », au sens classique, mais des vecteurs de bienfait, plutôt. Qu'entendre par là ? Qu'il s'agisse de peintures, de caissons lumineux ou comme ici, d'agencements cumulant divers matériaux et médiums (un livre, une toile, du son...), ses œuvres s'adressent d'abord à notre émotion cérébrale, à notre ressenti profond, à notre état psychologique, pour l'animer dans le sens du sentiment agréable, du lâcher-prise et de la satisfaction psychologique. Un art psychotropique, sans conteste, dont la formulation plastique est forcément non conventionnelle.

Tu brilles comme un soleil, de prime abord, peut surprendre. L'œuvre, en effet, c'est cette phrase-là, « Tu brilles comme un soleil », écrite sur les pages d'un essai d'Alain Finkielkraut, *L'Ingratitude* et, en surcroît de cette phrase et d'un livre sur lequel on a écrit, une toile colorée accompagnée d'un filet de son. Appel à l'attention, à la concentration. L'artiste s'explique : « Fidèle à mon travail autour de la conscience et de la perception, nous apprend Béatrice Bissara, je joue dans cette œuvre, avec l'impact des mots, de la couleur et du son, une symphonie sensorielle. "Je brille comme un soleil" : cette formule gravée sur un livre irradie nos sens et vient créer en nous un sentiment joyeux tandis que l'impact des mots se matérialise dans l'œuvre par cette forme évolutive tendant à prendre la forme et la couleur d'un soleil ». Pour solde de tout compte ? « Je joue avec la vision macroscopique et microscopique, avec ce que l'on capte de loin et de près, ainsi que sur l'impact associé à cette captation ».

Sylvie Castets

Vit et travaille dans le sud-ouest français.



Just Add Water # Lai Châu, 2011.

Acrylique sur toile, 100 x 200 cm.

Sylvie Castets est une peintre aussi rare que discrète. Basée dans le sud-ouest français, cette artiste fait des moments de la vie intime et familiale – la sienne, avant tout autre – le thème de tableaux réalistes sobres et profonds. Le sujet humain, chez elle, est une figure sensible, jamais obsédante ou encombrante mais un exemple plutôt d'humanité polie, retenue, portée à mesurer ses exaltations. C'est là l'effet du principe d'absorption qui sourd de ses mises en scène visuelles : les sujets humains représentés dans les toiles de Sylvie Castets semblent absorbés dans leur vie intérieure et cette absorption se communique à nous, spectateurs.

Le tableau # *LAI CHÂU* appartient à la série *JUST ADD WATER* (2006-2011) constituée de six pièces aux formats parfois imposants (200 x 600 cm) et agencée en polyptyques ou en tondi. Cette série

de tableaux a été réalisée à l'occasion de voyages en Asie du Sud-Est, lors de navigations sur les fleuves locaux ou en itinérance au guidon d'une moto, dans les régions où vivent les Hmongs, les Akhas et les Karens.

La toile proposée pour l'exposition « La joie et rien d'autre » est la seule œuvre de l'artiste figurant un autoportrait et, fait rare, témoignant d'une exaltation. Sylvie Castets y pose dans la végétation dense du Nord-Vietnam, près d'une cascade. Le paysage ainsi constitué justifie littéralement le titre de cette série. *JUST ADD WATER* est une formule accompagnant les plats préparés lyophilisés où devoir rajouter un peu d'eau pour goûter les saveurs exotiques d'une recette orientale. Écoutons l'artiste : « Cette série pose la question du dépaysement et de son caractère réel ou factice. Pourtant, le fait d'avoir parcouru ces régions d'Asie à moto sans point d'attache établi procure un sentiment exaltant, la sensation d'une existence pleine, la joie simple et sincère d'être au monde ».

Sara Conti

Vit et travaille dans la région de Mons, Belgique.



Mamma Leone, 2023

Impression giclée sur papier Hanhemühle 305 gr, 110 x 90 cm, 1/5.



Mamma Gallina, 2023

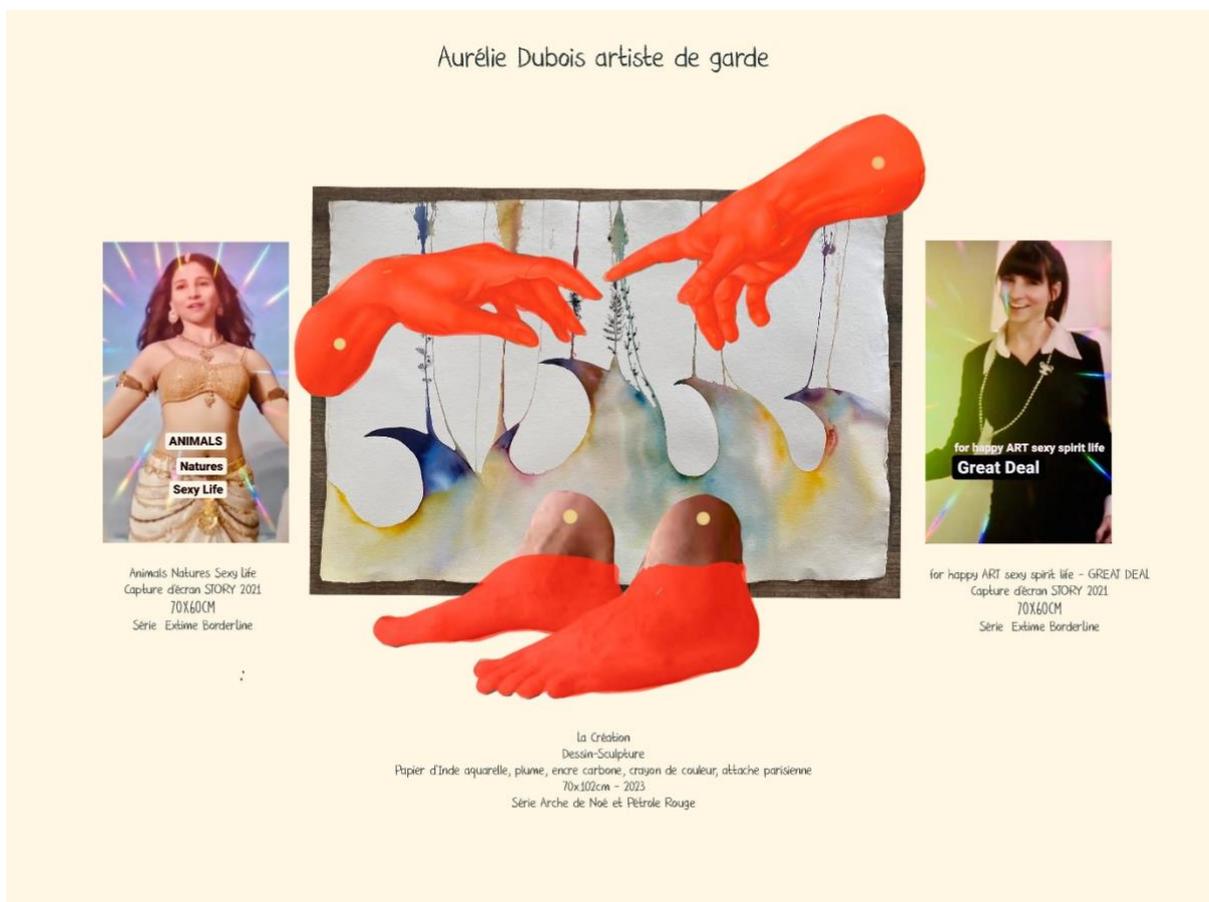
Impression giclée sur papier Hanhemühle 305 gr, 110 x 90 cm, 1/5.

Sara Conti est une dessinatrice hors pair et une spécialiste des fresques dessinées, de grand format souvent. Elle utilise volontiers les murs publics pour des compositions imaginatives au trait fin et au fort contenu symbolique. Son sujet d'élection est la condition humaine, qu'elle aborde sous l'angle de l'allégorie, de la mythologie, de la simplicité et de l'univers enfantin. Ses thèmes de prédilection ? Notre présence au monde, l'amour et la rencontre, la difficile quête de la paix intérieure et de la sérénité, la féminité aussi, aux prises avec ses démons, du désir qui meut à la mélancolie qui sclérose. Sur le plan plastique et esthétique, la « méthode » de Sara Conti vise l'accroche visuelle, et ce, d'user de cette stratégie créative efficiente : simplifier propos et dessin d'un même allant en amenant le spectateur de ses œuvres à une compréhension immédiate et essentialiste. Sara Conti ? Un cumul de simplicité graphique, d'inventivité plastique et d'imaginaire réaliste et lisible. Cette recette au point depuis les débuts de l'artiste, dans les années 2000, ourle une œuvre dessinée unique en son genre, généreuse, en apparence pas loin d'être naïve mais au vrai, très signifiante.

La vision de la joie exprimée ici à travers deux dessins thérianthropiques (des humains-animaux, ou l'inverse) émane de situations non euphoriques mais portées par la certitude de prodiguer du bienfait : continuer la vie par la reproduction (*Mamma Gallina*) ; soutenir la vie et l'aider à profiter, par le nourrissage (*Mamma Leone*).

Aurélie Dubois

Vit et travaille à Paris.



La création, 2023.

Dessin-sculpture, papier d'Inde, aquarelle, plume, encre, carbone, crayon de couleur, attache parisienne, 70 x 102 cm.

For happy ART sexy spirit life, 2021.

Capture d'écran Story 2021, série « Extime Borderline », 70 x 60 cm.

Animal Nature Sexy lifes, 2021.

Capture d'écran Story 2021, série « Extime Borderline », 70 x 60 cm.

Aurélie Dubois se définit comme une « artiste de garde », comme l'on dirait d'une redoute, en architecture, qu'elle est un « corps de garde », ou d'un docteur, un « médecin de garde ». Ce qui signifie ? Occuper le terrain, veiller, créer, artiste, des œuvres où se faire valoir comme figure engagée, occupant une position clairement définie. Aurélie Dubois décline son art de façon multiforme, à travers peintures, dessins, sculptures, films, installations ou encore performances, tous azimuts. À quelles fins ? Se mettre en scène elle-même et scénographier son corps, ses attitudes, ses désirs, sa vigilance morale en faisant valoir au besoin les aspects « non-dupes » de sa vie. L'art comme forme d'extimité radicale et intransigeante.

« J'aime l'axe de l'EXTIME », dit Aurélie Dubois. « Je suis une exploratrice avec un fil rouge consacré à mon existence et la volonté d'être coûte que coûte dans la vérité des choses et des phénomènes de l'esprit, dans le pointage, aussi, de nos contradictions face aux postures de la moralité, souvent pas si morales que cela, pour moi y compris ». De l'artiste encore, au registre de l'auto-analyse : « Je m'utilise pour exprimer ce que je dénonce. Je suis aussi "coupable" que les autres, au fil de ce passage terrestre qu'est ma vie ».

Représenter la joie ? Aurélie Dubois affiche sa face souriante en déesse bollywoodienne ou en *executive woman*. Des fictions troubles, à propos desquelles ne nous renseignent pas vraiment les mentions plaquées sur les images, sans lien apparent avec la figure et la pose. Comme à dire que toute joie, plus ou moins, est préfabriquée ? Le laisserait penser son tableau *La création*, où la couleur chaude le dispute à la couleur froide dans un univers connotant à la fois le monde naturel et celui des automates.

Aurélie Gravas

Vit et travaille à Bruxelles, Belgique.



Nature morte au nuage, huile et pastel sur toile, 140 x 115 cm, 2022.



Painting Face with a Bird, huile sur toile, 140 x 115, 2023.

Aurélié Gravas, peintre, assembleuse aussi (des papiers qu'elle peint puis découpe sont réunis sur un support de manière à réaliser un tableau sculpture), s'est fait connaître par ses compositions en *all over* oscillant entre portrait, nature morte et paysage, d'un même allant. Son univers, mystérieux, prend position à la lisière du réalisme et de l'abstraction. Fortement captateur pour les sens, on y cultive le sensible et le raffinement perceptif avec toujours le souci de la beauté, de l'élégance visuelle. Un spectacle aspirant l'œil et l'esprit.

« Faire un vaste trait de fusain sur une toile. Choisir une couleur, décider de sa consistance. Regarder longtemps. Attendre le lendemain. Voir la forme. Contrarier l'application tâtonnante de la veille par une impulsion précise. Découvrir du sens, rencontrer le tableau, être étonnée et heureuse ». Voici comment Aurélié Gravas définit son travail, sa manière d'être artiste. La joie, pour elle, est d'abord affaire d'engagement dans le travail artistique, elle réside au creux du chantier même, apaisant, qui vous « réalise », vous « accomplit » en tant que créateur. Une parfaite incarnation de la joie sereine.

Milène Guermont

Vit et travaille en région parisienne.



Collerette mi-plissé, 2022.

Pongé de soie mordoré avec plissé soleil partiel.



Planet YB 223, 2012.

Béton ultra hautes performances Cratères multi-color, fibres optiques.

Planet WG 111, 2012.

Béton ultra hautes performances Cratères multi-color, fibres optiques, fil de pêche, pigment bronze. Œuvre en suspension.

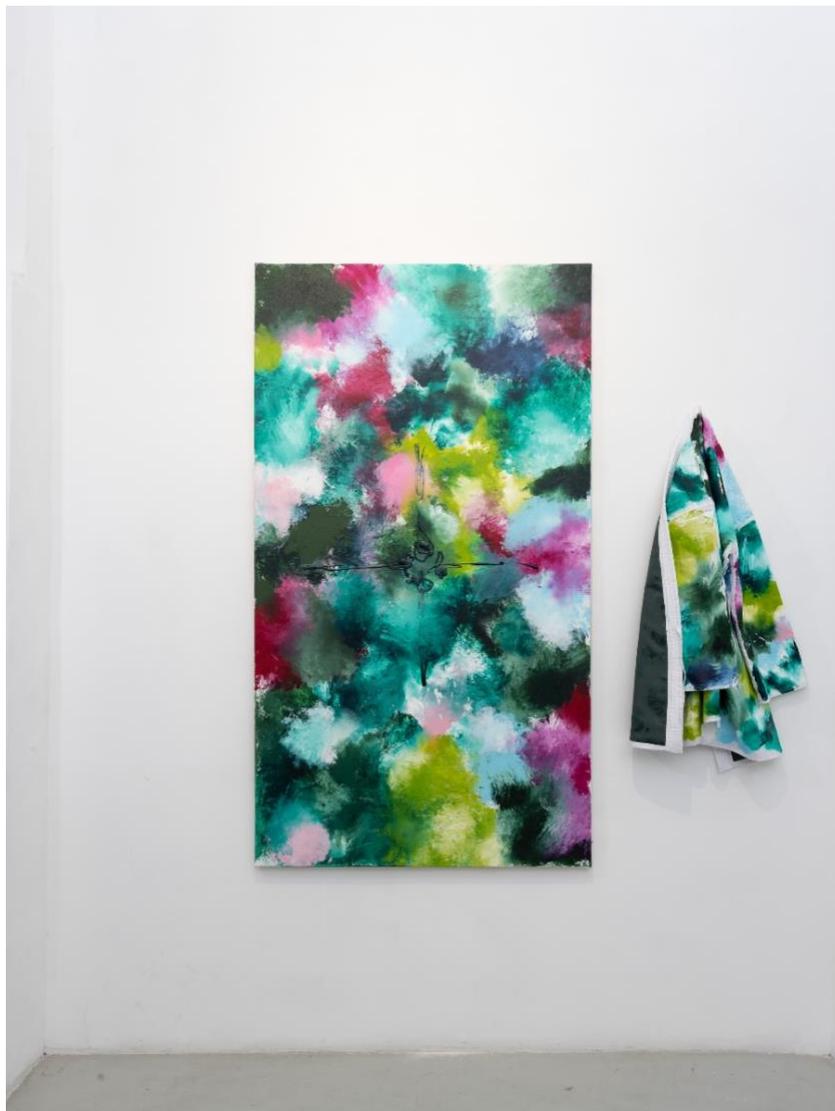
Milène Guermont, sculptrice et scientifique, a reçu une double formation en arts (Ensad) et en ingénierie (Ensiacet-Brown University-Mines). Elle associe volontiers nouvelles technologies et pouvoir de l'imagination poétique et s'intéresse particulièrement à la tactilité. C'est là l'esprit, notamment, des nombreuses pièces en béton sensible réalisées par cette artiste éprise de qualité. Effleurez un de ses murs de béton, ce dernier produira une réponse sonore ou vibratile (Béton Polysensoriel, réactif au champ magnétique). On retrouve cette approche « douce » du « dur » dans sa pulsion à embellir, à porter au sublime. *Collerette mi-plissé* et *Planets YB 223* et *WG111*, les pièces présentées dans cette exposition, en sont une expression. Joyeuse, dit l'artiste. Faire chanter la matière, en faire un excitant sensoriel léger et profond, voilà qui est source de joie, pour Milène Guermont, pour le spectateur. Voici l'équation posée : la joie c'est la beauté et inversement.

Cette quête aussi éperdue que raisonnée de l'extrême raffinement et de sa mise à disposition concrète culminera dans la réalisation, au 29 rue de la Bruyère à Paris, dans le quartier de la Nouvelle Athènes, de la Maison Guermont, un chantier achevé en 2023. Point de départ, une boutique donnant sur rue que l'artiste va transformer en véritable *Gesamtkunstwerk* (« œuvre d'art totale ») habitable. Milène Guermont fait travailler plus de cent artisans de très haute compétence et réalise là un intérieur unique en son genre où tout est revu et supervisé par elle, du plafond au plancher, du mobilier à la décoration et de la vaisselle aux poignées de porte et aux appliques d'éclairage, dans un style unique, précieux, post-classique d'une élégance intense, réellement immersif. Un espace-joyau, pour notre plus grand plaisir de visiteurs.

« La joie pour moi est un sentiment rond, vibrant, lumineux, dit l'artiste, elle s'exprime ici par des œuvres de médiums très éloignés et pourtant proches par la manière même d'être approchés, effleurés, ressentis, vécus ».

Gustave

Vit et travaille à Paris.



Numéro 02 (Collection « Ces toiles qui nous font du bien ») et kimono, 2023.

Acrylique sur toile. Tableau travaillé avec des choix de couleurs qui, par leurs vibrations, donnent de l'énergie (Mode emploi de la toile : essayer le kimono assorti pour tester ses bienfaits). 180 x 100 cm.

Gustave (pseudonyme d'une artiste de sexe féminin) n'est pas une créatrice autre qu'hors-norme. Ses peintures, ses sculptures-installations ont une vocation curatrice. « Je suis une magnétiseuse », dit d'elle-même cette praticienne de l'« art-médecine ». L'œuvre d'art, plus qu'un objet de représentation ou qu'une simple proposition esthétique, est un médicament. Gustave peintre, de la sorte, pratique la « couleur soignante » : une toile particulière, pour le spectateur qui la contemple, va créer le sentiment d'une compagnie agréable, secourable, et prodiguer un bienfait. Pareillement avec les galets que l'artiste expose à l'occasion, magnétisés par ses soins : le spectateur les palpe, teste leurs éventuels bienfaits, en choisit un puis repart avec celui-ci, qui lui semble être bénéfique, apte à apaiser, à calmer psychiquement, à remettre de l'ordre, de l'équilibre au creux de son corps, comme un baume.

Numéro 02 appartient à la série de travaux de l'artiste intitulée « Ces toiles qui nous font du bien ». Ce tableau multiplie les formes abstraites en volutes multicolores. Le spectateur doit le contempler vêtu du kimono présenté suspendu à ses côtés et estampillé des mêmes formes plastiques : un dispositif radiesthésique, censé faire du bien. La joie, pour Gustave, c'est le sentiment du mieux ressenti au creux de nous-mêmes, dans nos corps toujours peu ou prou blessés. C'est l'offre du délasserement. C'est être bien dans son propre soi.

Joël Hubaut

Vit et travaille à Paris.



Un pour tous, 2006.

Photographie (performance *Un pour tous*), Normandie, dimensions variables.

Joël Hubaut se définit comme « grossiste en art ». D'une prolixité devenue légendaire, cet artiste français canonique se nourrit de l'esprit du mouvement post-dadaïste Fluxus, qu'il perpétue avec brio et un grand sens de l'humour, de la plaisanterie et du second degré. Peinture, sculpture, performances, œuvres participatives, poésie sonore, pratique compulsive de l'autoportrait... Joël Hubaut n'a pas son pareil pour faire œuvre de toutes les manières possibles et imaginables, dans l'euphorie toujours, l'excès de l'offre, une extrême générosité. Talentueux, drôle, exubérant, clownesque, profond. L'artiste complet et accompli, une des grandes figures de l'art français contemporain.

La joie, chez Joël Hubaut, est partout : dans ses compositions dessinées ou peintes, innombrables, dans ses performances agrégeant le public, à consonance ludique, dans sa manière décalée, plus encore, de se saisir du monde, pour en rire. *Un pour tous*, performance réalisée à Réville, dans le Cotentin, d'où l'artiste est originaire, joue à la fois sur la devise des trois mousquetaires d'Alexandre Dumas ainsi que sur la publicité de la chaîne de supermarchés Intermarché, dont le slogan est « Les mousquetaires de la distribution ». L'artiste, déguisé en mousquetaire, fait de l'autostop, dans cet espoir, retrouver son *home* d'aujourd'hui – non le château royal mais un vulgaire entrepôt commercial. Les temps changent, l'héroïsme croise le fer avec la vulgarité consumériste.

Jacky G. Lafargue

Vit et travaille à Sainte-Madeleine de la Rivière Madeleine, Canada (Gaspésie).



Chaussure-escalier à talon, Color Field, coup de chapeau à Ellsworth Kelly, 2023.

Trois dessins, sculpture de bois peint.

Artiste plasticien français résidant au Canada, Jacky G. Lafargue est surtout connu pour son activité artistique réalisée dans le cadre du collectif Couturier Lafargue : un duo activiste réputé pour ses créations participatives à destination des populations isolées ou

stigmatisées (insulaires, autochtones, SDF...). Il développe aussi parallèlement une carrière solo, de dessinateur, de coloriste et de sculpteur. Il réalise de la sorte, à partir de 2020, *La Trajectoires des Degrés*, un ensemble de plus de cinquante dessins sur papier et autres supports. Réalisés à main levée et avec des instruments de dessin technique (équerres, règles, té...), ces vues orthogonales, isométriques, en plan, en profil ou en élévation mettent en scène, de façon plus qu'originale, une multitude de « chaussures-escaliers ».

Élément essentiel s'il en est de la maçonnerie de nos demeures et autres bâtiments élaborés par les humains, l'escalier, objet fonctionnel, permet de passer d'un degré à l'autre, d'une altitude à une autre. Il autorise ce déplacement pour lequel l'espèce humaine n'est pas douée sans prothèse, le mouvement ascensionnel. Quant à la chaussure, elle porte nos corps en mouvement. Celle que préfère Jacky G. Lafargue est le *stiletto*, cette élégante chaussure féminine à haut talon mettant en valeur le coup de pied pour lui donner des airs de sabot de cheval de course. Jacky G. Lafargue crée avec ses « chaussures-escaliers » tout un peuple d'artefacts hybrides. Caprice à la Piranèse ? La chaussure-escalier telle qu'il la configure a vocation à se convertir en une architecture joyeuse : couleurs vives, effet Arlequin (en référence ici au jeu de couleurs du peintre américain Ellsworth Kelly), mise en scène de l'ascension légère... « Le corpus *La trajectoire des degrés* associe formellement la chaussure et l'escalier. Une association qui greffe l'une à l'autre deux métaphores du déroulement de la vie », précise l'artiste, le « mouvement » et la « croissance volontaire », de façon à connoter l'envol, cette forme d'arrachement aux pesanteurs du monde.

Thomas Lévy-Lasne

Vit et travaille à Paris.



Peintures de la série *Fêtes*, années 2010-2020.

Aquarelle sur papier, 15 x 20 cm.

Vite reconnu avec les années 2010, Thomas Lévy-Lasne est un des peintres les plus doués de sa génération. Il le doit en premier lieu à son souci aigu de l'observation. Son attention se focalise sur les manières d'être contemporaines. Comment vivons-nous ? Quels sont nos gestes fétiches, nos conditionnements ? Comment nous tenons-nous face à autrui et dans l'intimité ? L'artiste, pour incarner visuellement ce répertoire d'attitudes, recourt à un style pictural photographique évoquant l'hyperréalisme quoique profondément attaché à l'histoire de la peinture de genre (être

contemporain, en l'occurrence, peut signifier aussi être traditionnel, hors ringardise). Chacun, en ses images, pourra se reconnaître, par identification, non toujours pour le meilleur de lui-même. Comme le note par exemple le critique d'art Richard Leydier, qui voit avec raison en cette peinture un « miroir de notre temps » et l'expression de la complexité de l'identité contemporaine, « il est grandement question d'écrans dans les tableaux de Thomas Lévy-Lasne. Une jeune femme enceinte regarde la télévision, tandis que son conjoint consulte son smartphone, lisant peut-être discrètement un message envoyé par une autre femme. Une jeune fille, saisie en pleine conversation téléphonique, voit son visage se refléter sur l'écran noir de son téléviseur éteint... ». Que dit l'artiste en personne ? « Ce qui m'intéresse d'abord, c'est de rendre dans sa richesse et sa complexité un moment du monde des apparences, c'est d'en rendre la densité ».

La série des *Fêtes*, des aquarelles de petit format, compte plusieurs dizaines de numéros. Thomas Lévy-Lasne y indexe par l'image l'univers de nos fêtes familiales, entre copains ou dans les lieux de plaisir de la société actuelle. Les corps y paraissent en joie, tout souci évanoui, toute lourdeur envolée. Mais ne jouent-ils pas à faire semblant, plutôt que déborder d'une joie authentique ?

Nara Normande

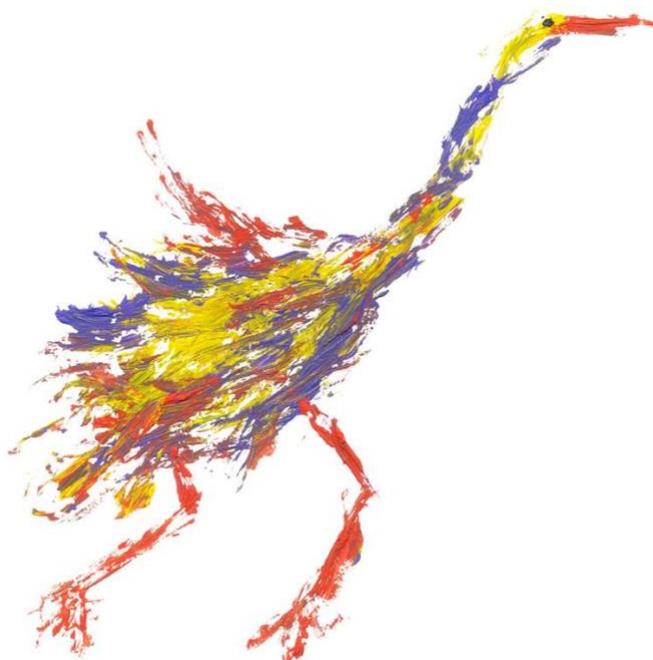
Vit et travaille à São Paulo, Brésil.



Guaxuma, 2018.

Brésil-France. Film d'animation, 14 mn 51 sec. Production : Les Valseurs & Vilajero Filmes.





Nara Normande est née à Guaxuma, au Brésil. Elle s'installe par la suite à Recife, où va émerger une nouvelle génération de cinéastes brésiliens, dont elle est. En 2014, elle co-réalise avec Tião une fiction en prise de vue réelle, *Sem Coração*, qui remporte le Prix Illy du meilleur court-métrage à la Quinzaine des Réalisateurs. En 2018, son film, *Guaxuma*, présenté ici, mélange plusieurs techniques d'animation autour du sable. *Guaxuma* sera aussi primé à plusieurs reprises (SXSW, Cinequest, Palm Springs, Hamptons).

Nara Normande, narratrice de ce film d'animation, y partage les souvenirs de son enfance, passée à Guaxuma, une plage de l'état d'Alagoas, au nord-est du Brésil, avec son amie Tayra. Le propos de l'artiste, mnésique, nostalgique parfois, fait état de rencontres, de routine, de situations inattendues, parfois accortes et bénéfiques, parfois non, au rythme du temps étiré passé le long d'une plage de sable. La joie ? Elle advient ici non comme une formule évidente, frontale, proclamée mais au détour d'états ou de moments où le bonheur transparait. La joie, un mécanisme à éclipses, rare souvent, tandis que la vie réelle se dévide sous l'espèce d'un constant tissu de complications.

Philippe Pasqua

Vit et travaille à Rome, Italie.



Vanité (crâne aux papillons).

Deux sculptures sur socle.
60 x 60 x 60 cm. Métal, céramique.

Peintre et sculpteur internationalement reconnu, Philippe Pasqua représente compulsivement l'espèce humaine, en soi ou dans le cadre de compositions attestant le plus souvent d'un malaise, d'une brisure de l'harmonie : maladie, dégénérescence, salissure, mort...

Son univers créatif, centré sur le visage et se réclamant de l'héritage du peintre britannique Francis Bacon, s'incarne au travers de portraits peints réalistes ou de sculptures mettant en scène de façon récurrente la difficulté de vivre : La *Roue du temps*, un manège enfantin fracassé ; la *Porte de l'Enfer*, une copie actualisée de l'œuvre éponyme d'Auguste Rodin ; *Monolithe*, une tour de métal noire de vingt mètres de haut criblée d'ouvertures évoquant la guerre et la fin du monde, dystopique en diable...

Philippe Pasqua, encore, s'est notamment fait connaître par ses *Vanités*, devenues emblématiques de son œuvre et prenant fréquemment la forme d'un crâne humain agrémenté de papillons colorés. La mort, en celles-ci, le dispute à la vie dans une partition où l'équilibre semble de rigueur, au profit, pour le spectateur, d'un sentiment mêlé de soulagement et de joie. Mourir, soit, mais c'est accompagner le mouvement inlassable de la vie, et y participer, léger comme le papillon.

Agnès Pezeu

Vit et travaille en région parisienne.



Mademoiselle Joy, 2023.

Sculpture de grès cuite, 44 x 48 x 86 cm.

[Attention : photographies non définitives, l'œuvre doit encore être cuite.]



Agnès Pezeu, peintre, sculptrice, céramiste, est une artiste expressionniste pour laquelle l'émotion est le moteur principal. Jamais chez elle de réalisme froid, de représentation mesurée ou au cordeau. La couleur, les formes, le geste jaillissent, toujours. À quelles fins ? Célébrer le vivant, l'énergie, le mouvement vital, la puissance élémentaire. Un art « chaud », aurait dit naguère le critique d'art Michel Tapié. Autre pulsion créative de l'artiste, le sauvage. Agnès Pezeu, par ailleurs diplômée en horticulture, entretient avec l'élément naturel une relation de fond, jusqu'à expérimenter dans certaines de ses peintures la mise en scène directe de moments osmotiques : quand elle dessine par exemple, parfois en public lors de performances, des animaux directement sur toile, en les posant sur celle-ci afin de capturer leur contour et leur matière. La représentation n'est pas toujours assez. Il faut aussi toucher, être dedans, ressentir fortement, charnellement. De là l'intérêt de l'artiste pour le travail avec la terre, vers lequel Agnès Pezeu a évolué ces dernières années, jusqu'à devenir une céramiste de haut rang.

Mademoiselle Joy, sculpture de grès aux accents chlorophylliens, prolonge le programme du sculpteur italien futuriste Umberto Boccioni, figurer le mouvement vif dans une sculpture inerte. Tout y est croissance, exubérance, poussée multidirectionnelle, dans un élan érotique où la vaisselle dont semble s'être inspirée l'artiste adopte de singuliers traits anthropomorphes

Rachel Renault

Vit et travaille à Reims.



Recto.



Verso.

Dolphin Autel, 2023.

Peinture à l'huile, flashe, mortier de structure, pâte polymère, cadres en bois assemblés, bambou, vis et boucles en laiton. L 65,7 x l 116,4 x P 6,6 cm.

Rachel Renault, peintre métaphysique, développe dans ses tableaux une réalité « augmentée » : le réel oui, mais alors en y ajoutant fantasmagories et autres ouvertures imaginaires venant peupler l'univers mental généreux de cette artiste adepte du « réalisme magique ». Point de départ, une pensée qui passe. Puis

le travail de la peinture, patient, incarnant, évolutif, qui réserve son itinéraire et ses surprises. Rachel Renault jamais ne sera une artiste « attendue », elle peint à l'instinct et au jugé, en une navigation sensible se partageant entre objectif fixe et parcours erratique.

Représenter la joie ? Ce sera le *Dolphin Autel*, « Autel du Dauphin », tableau au titre énigmatique. Dans ce triptyque vertical, l'artiste s'auto-portraiture masquée, métamorphosée, animale, surmontée de créatures vivante, tandis que le verso de son tableau, porteur d'une mention écrite destinée aux spectateurs qui le verront fortuitement, envoie à ces derniers des baisers paradoxaux et frustrants – des « bisoux », avec le « x » final et non le « s », cachés au dos de la toile de surcroît.

« Transcendez le plomb en air et vous le rendrez joyeux. Comment mettre en image ce concept ? Lorsque je suis joyeuse, est-ce que ma constitution moléculaire se met à sourire ? Est-ce que ma matérialité chimique se transforme ? », se demande l'artiste, qui ajoute : « Peut-on atteindre un sentiment de plénitude malgré des vecteurs négatifs ? » Et de préciser : « *Dolphin Autel* est un objet pictural qui tente de mettre en image des états sensoriels de la joie. Le binôme plaisir-douleur, qui peut être à l'origine d'une forme transcendée de la joie, est présent métaphoriquement dans cet objet-tableau pensé comme une médaille dont une seule face est délivrée au spectateur ».

Christian Renonciat

Vit et travaille à Paris et en Touraine.



Sable, 2023.

Bois de tilleul, 100 x 150 cm.

Tilleul, peuplier, ayous, pin, cèdre : Christian Renonciat, sculpteur, a fait de ces bois légers son matériau d'élection. Quelles formes en extrait-il ? Ses sujets d'inspiration, depuis ses premières armes dans les années 1970, sont plutôt peu attendus. Jugeons-en. Une feuille de papier pliée en quatre, un fragment d'emballage, de la mousse synthétique, un morceau de carton déchiré, une couverture... Ces

sujets de prime abord sans grandeur, objets cependant de toutes les attentions du sculpteur, sont extraits de la masse du bois comme pourrait l'être, de celle du marbre, un Moïse michelangélien. Pas d'appétence aux sujets nobles, narratifs, de consonance historique. La préférence de Christian Renonciat va aux artefacts banals, sans qualité, qu'il transfigure. De même que la poésie baudelairienne tire l'éclat de l'ombre, on pourrait dire de Christian Renonciat, en un processus analogue par l'esprit, qu'il donne et confère à des objets quelconques une majesté que rien ne laissait présager.

Rendre intrigant, puissant, épatant un effet de vague évoquant le sable de plage, et que représente l'œuvre intitulée *Sable* exposée ici, voilà bien un élément de surprise. L'ouvrage, exécuté de mémoire toujours, à partir tout au plus d'un dessin vite croqué, l'est dans ce cas sans que le « modèle » prenne la pose devant l'artiste au travail. Une fois lancée son affaire, Christian Renonciat met ensuite le temps qu'il faut pour la mener à bien (des jours d'atelier, bien souvent), dans un face-à-face obstiné avec un morceau de bois suspendu devant lui à la verticale, comme le serait un tableau sur le chevalet d'un peintre. Le matériau est travaillé à la tronçonneuse comme à la gouge, des outils dont les mouvements tiennent lieu d'équivalents de coups de pinceau et accompagnent ce que l'artiste appelle ses « troubles », son ressenti intime au travail. Qui dans ce cas confine à la légèreté, nonobstant la répétition du geste, ainsi qu'à la satisfaction qu'il y a à accompagner par l'acte de sculpter les formes minérales que la nature vivante se donne.

Dominique Renson

Vit et travaille à Paris.



Joie (série « Les Passions »), 2017.

Huile sur toile, 81 x 116 cm.

Dominique Renson est une peintre aux dons exceptionnels : une des plus grandes portraitistes contemporaines, rien moins. Ses dons, elle les fait valoir avec rigueur et souci de l'exactitude dans

des portraits souvent grand format impressionnants, figeant la personne portraiturée dans ce qui semble être sa vraie nature. Réalisme et biographisme, chez Dominique Renson, se destinent à constituer par l'image sa « tribu », amis, famille, personnes rencontrées. *Mes Blacks* : ses amis à la peau noire ; *Quel visage aurait le Christ aujourd'hui ?* Le portrait touchant de personnes au visage diversement marqué ou ouvert à l'altérité... La somme des portraits de Dominique Renson est l'histoire de sa vie, un autoportrait de biais. Autoportrait que l'artiste, au besoin, affronte de manière plus conventionnelle, quoique en se mettant en scène dans des postures peu attendues. Ainsi de *Résurrection* : dans cette série picturale, l'artiste se représente sous les traits du Christ mort d'Holbein, à l'origine, un noyé repêché dans le Rhin.

Joie, la toile présentée ici, montre une personne proche de l'artiste soulever son enfant dans ses bras, avec euphorie, passion et sens du jeu. La vie simple, le bonheur élémentaire jaillissent de cette œuvre exemplaire dont la joie est le moteur et la conséquence à la fois. Un pur moment de félicité.

Camille Sabatier

Vit et travaille à Paris et dans le midi français.



L'U, l'Ugalma, 2023.

Céramique murale émaillée en trois parties. 84x 5,5 x 50cm.



Bombes-les saut-rieuses, série, 2014-2023.
Six faïences, entre 11 et 17 cm.

Camille Sabatier est sculpteur et céramiste. Son sujet privilégié est la figure humaine mais pas seulement. Pour la figure humaine, citons ses mises en scène de postures corporelles prenant la forme de sculptures de petite taille en terre cuite, celles, le plus souvent, de femmes nues, soit ouvertes au monde, soit recroquevillées sur elles-mêmes. Une sorte d'inventaire, au jour le jour, des passions de l'artiste elle-même, dont les exemplaires de la série *Bombes-les saut-rieuses* exposée ici sont une incarnation ? Ce n'est pas dit mais on peut le supputer. Autres « ouvertures » plastiques de Camille Sabatier : les formes hybrides, toujours anthropomorphes (ses *Guerriers*), ou encore ses déclinaisons d'hybrides inspirés du monde animal, corps-araignées et autres corps-poissons constituant un bestiaire au sens imaginaire ouvert.

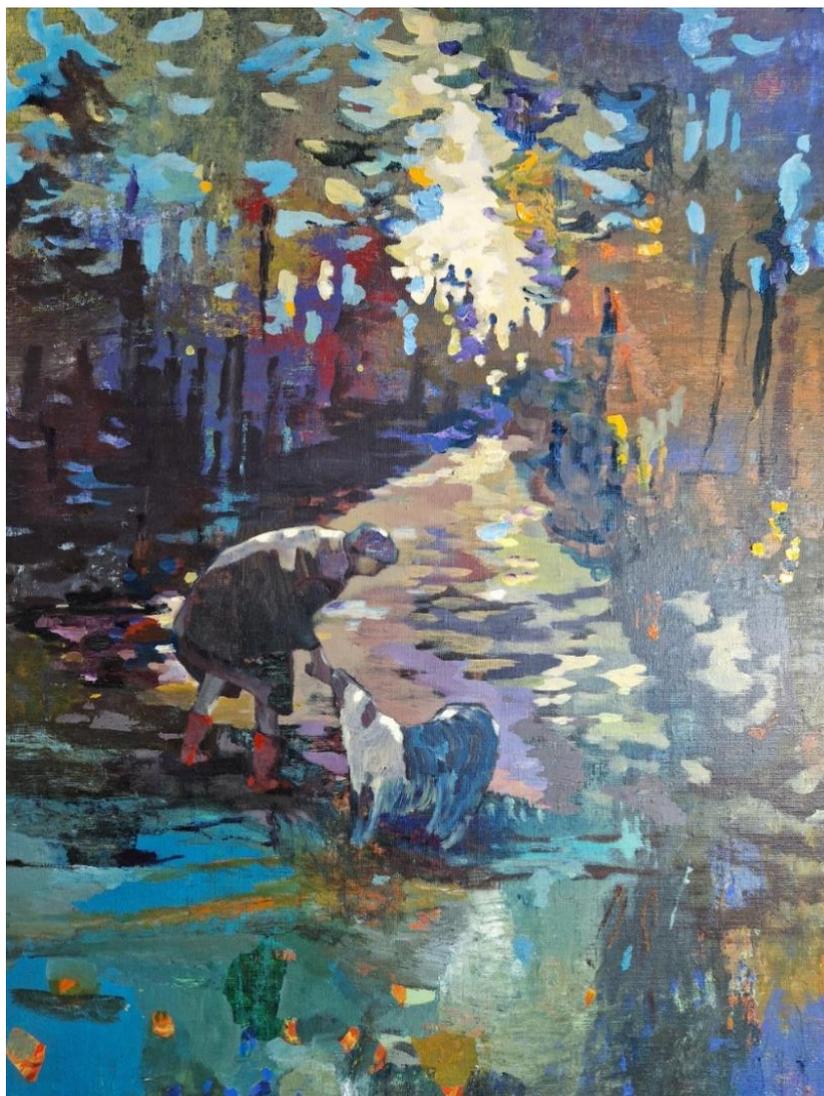
« Fantaisies » que tout cela, si l'on en croit l'artiste, en comprenant ce terme comme un appel au fantôme et à sa libération inconditionnelle. Camille Sabatier se dit « attirée par la nature et sa risibilité, et par les manifestations corporelles », elle entend bien, par son œuvre, « attraper ce monde, faire entrer dans la réalité un

réel qui nous échappe, un réel joueur-joué ». « Proche de la pensée japonaise qui fait du vide le point d'appui de toute ouverture, appuyée par celle de Platon et de l'éros, de Rabelais et de ses corps toujours ouverts, sensible aux rires de Jean-Michel Rabaté [spécialiste de la littérature et de la psychanalyste] et à leur plus-value satirique, la recherche autour du désir et du jeu est ici partie prenante », dit encore l'artiste de son propre travail.

L'U, l'Ugalma (jeu de mots à partir de l'*agalma* antique et de l'objet « petit a » de Jacques Lacan, qui traitent du désir), autre sculpture de l'artiste en forme de U présentée dans l'exposition, déploie ses trois parties jointives sous l'espèce d'un profond sourire. Évocation de la joie faciale, sans fioriture ni discours, suggérée du moins, tandis que la matière précieuse de l'œuvre tire vers le sublime.

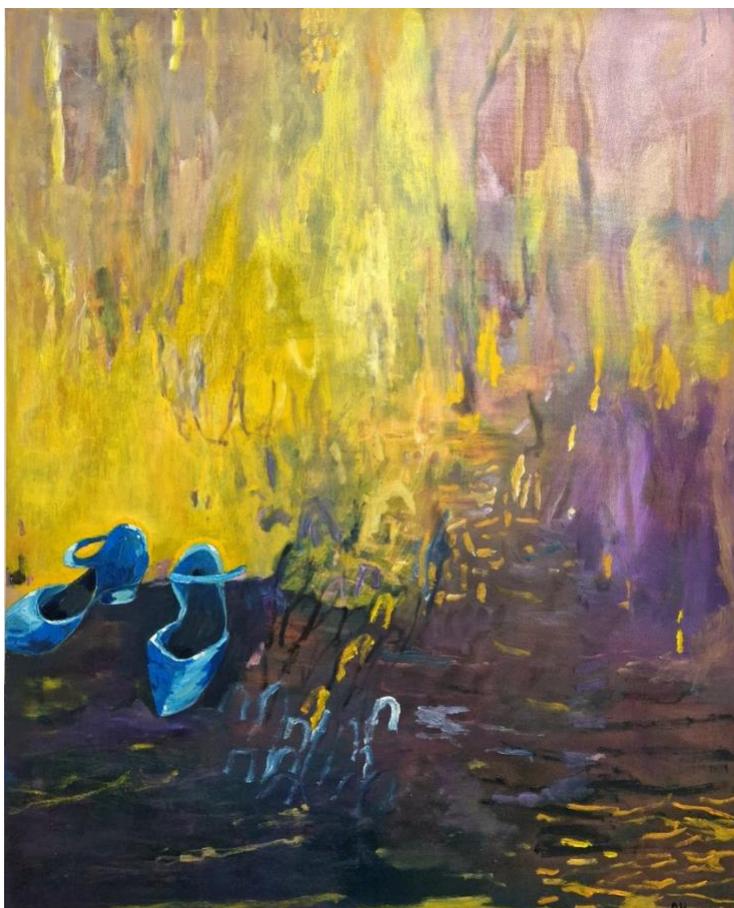
Anna-Lisa Unkuri

Vit et travaille à Berlin.



Nothing Else, 2023.

Acrylique et huile sur toile, 106 x 106cm.



Release Joy, 2023.

Huile sur toile, 100 x 81 cm.

Autodidacte née en Suède, Anna-Lisa Unkuri reçoit un choc esthétique en découvrant le travail de Kandinsky et de Hundertwasser. Ce qui ne la dissuadera pas, devenue peintre, de mettre la figure humaine au centre de ses toiles. Avec douceur et une pointe de mélancolie, cette artiste attentive aux petits riens de la vie quotidienne traite pas à pas et au jour le jour les thèmes de l'enfance, de la féminité ou encore de la vie nucléaire familiale, cela, sans se départir jamais d'accentuer sur l'émotion et le ressenti. Le sensible transite comme un fluide séminal dans cette œuvre picturale sage et riche, expressionniste ce qu'il convient, coloriste

aussi mais sans fureur. Le tableau, chez Anna-Lisa Unkuri, est l'équivalent d'un témoignage factuel (le monde est là, les faits se déroulent ainsi) doublé d'une surface qui appelle sur elle l'esthétique sous l'espèce d'une offre de beauté paisible. Calme et profondeur.

Nothing Else, « Rien d'autre », toile présentée dans cette exposition, montre sobrement une femme se promenant à l'orée d'un bois et se penchant vers un chien dont elle caresse le museau : contentement des deux parties, la joie est aussi ce moment partagé de bien-être élémentaire. Ni programme ni intention, l'espèce est ainsi faite, humaine comme animale, qu'elle ne rechigne jamais à consommer les plaisirs simples. *Release Joy*, « Libérer la joie », autre tableau présenté dans l'exposition, se veut plus laconique : des souliers de femme ont été laissés tels quels auprès d'un grand feu, comme abandonnés. Empédocle au féminin se jetant dans la bouche du volcan ? Ou femme brûlée par le désir, qui incendie son être ou dont le corps brûle érotiquement ? Mystère donc, mais intensité, expression d'une félicité qu'on pressent torride, offrant visuellement de quoi contrer l'impression d'un drame qui serait en train de se nouer sous nos yeux.

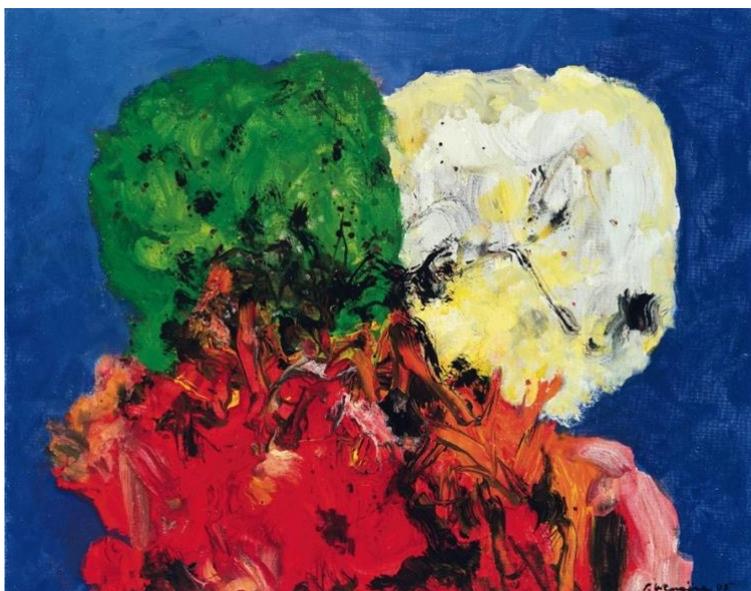
Pierre Wemaëre

Décédé en 2010. A vécu et travaillé à Versailles.



Sans titre, 2001

Huile et acrylique sur toile, 81 x 100 cm.



Trinquons, 2005.

Huile et acrylique sur toile, 73 x 92 cm.



Sans titre, 2001.

Huile et acrylique sur toile, 81 x 100 cm.

Pierre Wemaëre est un peintre français né en 1913 dans le nord de la France et mort en 2010 à Versailles, où il a vécu et travaillé une grande partie de sa vie (à partir de 1953). Il est l'un des principaux représentants de l'abstraction lyrique, mouvement qui sera associé à la peinture non figurative de la deuxième École de Paris. Il a également contribué au renouveau de la tapisserie par la création d'œuvres textiles, notamment avec la maison Rodier.

Actif dès les années 1930, lié notamment à l'artiste danois Asger Jorn, Pierre Wemaëre trouve dans l'art primitif une inspiration dont résonne durablement son œuvre plastique. L'abstraction domine sa manière, qui s'ouvre toutefois, de temps à autre, à une figuration allusive (c'est le cas dans le tableau *Trinquons*, présenté ici, où se dessinent deux têtes se faisant face). Le tableau, pour lui, est le support privilégié de formes expressives ne raffinant jamais, le réalisme semblant répugner à l'artiste. Plutôt le jaillissement, plus prompt à traduire bien mieux la pulsion, l'émotion, le don de soi et l'abandon, la motion du corps créateur occupé de créer, toutes entrées qui se matérialisent chez l'artiste versaillais par un style expansif, jamais freiné, d'une générosité de tous les instants. L'ennuyeux, c'est le mimétisme pur et dur quand le plaisir c'est la liberté de ton, de thème, de touche, de coloris. Avec raison, le philosophe Gaston Bachelard a pu parler, à propos de l'art de Pierre Wemaëre, d'une « création ouverte ». « C'est ma main qui peint, dira l'artiste à la fin de sa vie. Guidée par quoi ? Je ne sais pas. Je ne suis pas intellectuel, je n'arrive pas à analyser. Tout ceci arrive sans que je me pose de questions ».

Si joie il y a dans les toiles de Pierre Wemaëre présentées dans cette exposition, c'est au prorata d'abord du jaillissement plastique dont celles-ci sont le témoignage. Effusion de matière, de couleurs, sans contrôle, sans frein, comme un bel et fort éclat de rire.